

La musique française à la cour des empereurs de Chine au XVIII^e siècle

Pourquoi avoir choisi ce sujet curieux, étonnant et fascinant ?

Tout simplement d'abord parce que j'ai reçu, il y a quelques années un CD de Teodorico Pedrini, intitulé « Concert baroque à la cité interdite », dirigé par Jean-Christophe Frisch et enregistré dans le cadre du Festival Asie-Occident de St Florent Le Vieil, situé au bord de la Loire, entre Nantes et Angers.

Les sonates du Père Pedrini, dont vous entendrez d'autres extraits et les divertissements chinois du Père Amiot que vous entendrez aussi, m'ont séduit et donné envie de connaître leurs auteurs et les conditions dans lesquelles ils ont « importé » la musique française dans la Chine impériale réputée fermée à l'occident.

Des recherches que j'ai effectuées, y compris dans les archives de la Bibliothèque nationale, j'ai dû retenir, à mon grand regret que quelques événements et citations de cette histoire, longue, riche et mouvementée des relations entre la France et la Chine, entre la Cour impériale et les missionnaires qui étaient autant des ambassadeurs du Roi de France que les représentants du Pape. Je m'excuse par avance de vous laisser sur votre faim à l'issue de cette conférence. J'espère que je vous aurai donné envie d'en savoir plus !

Comme bien d'autres conférenciers des *Musicales du samedi*, je vais vous faire partager mes découvertes et mes étonnements.

Un peu de géopolitique

Pour comprendre l'arrivée de la musique française à la cour des empereurs de Chine au XVIII^e siècle, je me dois de vous donner quelques repères historiques et politiques sur la Chine de cette époque et sur ses relations avec l'Occident. Je ne remonterai qu'à la grande dynastie des Ming, en évoquant seulement cette grande lignée d'empereurs qui ont régné sur la Chine de 1368 à 1644, histoire passionnante de ces empereurs éminemment cultivés, ouverts aux échanges économiques avec, dès le XVI^e siècle, des relations politiques, culturelles et économiques suivies avec les Portugais, les Espagnols et les Hollandais, puis avec les Européens et les Japonais... Mais, même les plus grandes dynasties finissent par s'épuiser par un délitement du pouvoir, dans des querelles internes et notamment à Pékin par une opposition entre les Eunuques qui tenaient le Palais impérial et des fonctionnaires intègres soucieux d'améliorer le sort du peuple très éprouvé par les guerres.

Arrivée à Pékin de Mattéo Ricci

C'est dans ce contexte qu'arrive à Pékin en 1601 Mattéo Ricci, savant et jésuite, 1er Européen à être invité à la cour auprès de l'empereur Wanli. Accompagné d'un autre jésuite, le Père Ruggieri, Matteo Ricci est porteur d'une épINETTE, d'une mappemonde et de deux horloges à sonnerie. Cette épINETTE, qui fit sensation à la Cour et fut conservée comme une relique pendant des siècles, est la première trace de la musique européenne en Chine et prépare les esprits de l'élite chinoise à la musique française.

En introduisant en Chine l'horlogerie, l'astronomie, la géométrie, la philosophie occidentale et la musique, Matteo Ricci développe une relation personnelle étroite avec l'empereur lui-même dont il devient un conseiller très écouté et tisse des liens culturels et scientifiques avec les lettrés de la cour, qui l'admirent et le respectent. Sa notoriété est telle qu'à sa mort en 1610, il est inhumé, avec la permission spéciale de l'Empereur à proximité de la Cité interdite. Un jour de deuil est décrété par le Palais impérial !

Malgré le changement de dynastie, grâce aux talents développés par Matteo Ricci, la Cour impériale des empereurs Kangxi, Yongzheng et Qialong allait poursuivre ses échanges scientifiques et culturels avec les missionnaires français et tout particulièrement avec les jésuites. Un siècle après l'arrivée de Ricci à Pékin, la musique française était connue et jouée en Chine. Ainsi des 1679, à la demande de l'empereur, des eunuques étaient formés à chanter la musique sacrée occidentale à l'image des castrats italiens.

Louis XIV comprend très vite tout l'intérêt de ces missions scientifiques vers la Chine et demande au Marquis de Louvois de les multiplier pour, dit-il « travailler à la perfection des sciences et des arts mais aussi

pour s'employer à l'avancement de la religion chrétienne ».

C'est ainsi qu'un groupe de cinq jésuites, appelés « les mathématiciens du roy », partirent de Brest le 3 mars 1685 et arrivèrent à Pékin le 6 février 1688. Ils furent reçus par l'empereur le 21 mars 1688 et entamèrent immédiatement leurs travaux et notamment l'établissement des coordonnées géographiques de douze villes chinoises.

L'un des cinq jésuites, Jean François Gerbillon devient le professeur de mathématiques, de géographie et de philosophie de l'empereur. Quant au Père de Fonteney, il guérit l'empereur d'une crise de paludisme. Pour le remercier, l'empereur fit don aux français du terrain de Beitang sur lequel sera édifié la première église catholique à Pékin, inaugurée en 1703.

La querelle des rites qui couve depuis 1633 entre les différents ordres missionnaires, aboutit en 1704 à une condamnation définitive des rites chinois par le Pape Clément XI

C'est dans ce contexte conflictuel, sous le règne de l'empereur Kangsi, qu'arrive en Chine Teodorico Pedrini, de la congrégation des Lazaristes.

Teodorico Pédrini

Né le 30 juin 1671 à Fermo, dans la région des Marches, Teodorico Pédrini était un missionnaire lazarisite italien, compositeur et claveciniste de renom, envoyé en Chine par le Pape pour plaire à l'empereur qui souhaitait disposer de quelques artistes européens à sa cour. Après bien des tribulations, - il mit dix ans pour atteindre Pékin -, il arrive à Pékin le 5 février 1711 où il est reçu le jour même par l'empereur Kangxi, qui le prend immédiatement sous sa protection. Outre son activité de compositeur et de claveciniste auprès de l'empereur, il fut chargé de l'entretien des clavecins de la cour, fabriqua de nouveaux instruments, construisit deux orgues, acheva un traité de musique européenne et accompagna l'empereur dans ses nombreux voyages. Il resta jusqu'à sa mort en 1746 au service des fils du ciel : Kangsi qui l'a accueilli et ses successeurs Yongzheng et Qianlong, tous de la dynastie des Qing.

Des œuvres musicales de Pédrini, nous ne disposons que du Recueil de ses sonates. L'indication d'Opus laisse supposer que deux autres recueils dorment encore dans des archives de la Cité interdite... Une mention de musique vocale de Pédrini a aussi été retrouvée dans les archives chinoises, mais pas les partitions.

Des sonates que nous allons entendre, on peut dire qu'elles ont subi l'influence de Corelli, en vogue à Rome lorsque Pédrini faisait ses études. On a d'ailleurs retrouvé un exemplaire des sonates de Corelli dans la bibliothèque de l'église de Bei Tang, à Pékin.

Mais Pédrini s'est laissé imprégner par les formes musicales chinoises et en particulier par certains enchaînements harmoniques spécifiques à la musique chinoise.

L'interprétation que vous allez entendre tient compte des dernières recherches musicologiques sur le style italien du début du XVIIIe siècle et des nombreuses chroniques envoyées en France par les Jésuites, décrivant avec précision la manière dont ils jouaient devant l'empereur et les instruments qu'ils utilisaient.

De la musique française à la musique chinoise...

Dans la présentation de la musique française à la cour impériale de la Chine du XVIIIe siècle que j'entreprends devant vous, je vais continuer de mélanger les compositions françaises de Teodorico Pedrini et la musique chinoise écrite par Joseph-Marie Amiot, que je vous présenterai toute à l'heure. Pourquoi ? Parce que le rapprochement de ces deux musiques témoigne, d'une part, de la fascination des missionnaires pour la musique et la culture chinoise et, d'autre part, de leur volonté de démontrer la supériorité de la science européenne et donc de la religion chrétienne dont ils sont porteurs.

La stratégie des « bons pères » consistait à christianiser la Chine par le haut, en acquérant un statut d'expert, pouvant prouver la supériorité de l'Occident dans tous les domaines du savoir.

Acoustique, facture instrumentale, notation, exécution, relevaient de cette stratégie d'intégration, de concurrence et de séduction. Dans ce contexte, bien jouer de la musique chinoise était aussi important que de faire découvrir la musique française, ses instruments européens, son système d'écriture musicale... Cette maîtrise des deux musiques par les missionnaires occidentaux relevait de la politesse et de la diplomatie, d'un jeu subtil entre leurs capacités à séduire, à émerveiller, à surprendre et aussi à impressionner l'empereur et sa cour. Les Pères Pedrini et Amiot, que nous écoutons aujourd'hui, en sont les meilleurs exemples. *Les divertissements chinois* que le Père Amiot transmet à Monsieur Bignon, bibliothécaire de Roi, demeurés inédits jusqu'à cet enregistrement, constituent un document historique de première importance, puisqu'aucune autre partition de la même époque ne semble avoir subsisté en Chine. Ces Divertissements chinois, écrits à la chinoise et transcrits selon une notation mixte sur portée, révèlent aussi à quel point ces missionnaires avaient intégré la culture chinoise !

Vous aurez constaté dans ces divertissement chinois du Père Amiot la très souple et subtile hétérophonie de la musique chinoise où chacun joue à sa manière la même partition que les autres, sans hiérarchie entre dessus et basse. La notation utilisée par le Père Amiot est de type Gongché, c'est à dire que le nom des 7 notes (Do, ré, mi fa, sol, la, si) est écrit en caractère chinois et sont soulignées d'un trait pour passer à l'octave supérieure. Mais cette notation des hauteurs est relative : la clé et la tonalité peuvent varier selon les genres, les instruments, les occasions. Comme l'indique fort bien le Père Amiot dans un rapport qu'il envoie en France en 1754, intitulé : *De la musique moderne des chinois* : « Les chinois semblent avoir pris le contre-pied de ce qui se pratique en Europe. Chez nous, un compositeur s'attache d'abord à la basse fondamentale et de cette basse il tire tous les accords qui doivent lui servir pour remplir les autres parties. Ici, en Chine, il n'y a ni basse, ni taille, ni dessus; tout est à l'unisson, mais cet unisson est varié suivant la nature et la portée de chaque instrument. C'est dans cette variation que consiste l'habileté du compositeur, la beauté d'une pièce et tout l'art musical chinois. »

Mais revenons à la musique française qu'écrivait et jouait Teodorico Pedrini que les chinois avaient quelques difficultés à comprendre : pourquoi, disaient-ils, « jouer en même temps plusieurs choses différentes ? Pourquoi les jouer si rapidement ? Est-ce pour montrer la légèreté de votre esprit et l'agilité de vos doigts ou est-ce simplement pour vous recréer et pour plaire en même temps à ceux qui vous écoutent ? Si c'est la première de ces vues qui vous anime, vous avez atteint le but et nous avouons volontiers que vous nous surpassez mais si c'est pour vous recréer et pour nous plaire, nous ne voyons pas que vous en prenez le chemin. »

Dans le mémoire de 1735 du Père Jean Baptiste du Halde, intitulé : *description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, il est indiqué que l'empereur Kangxi fut surpris par la transcription immédiate des airs chinois entendus par les Pères jésuites ; en voici le compte rendu : « Le Père Pereira, un autre jésuite de la Cour, prit ses tablettes et y nota l'air tout entier pendant que les musiciens le chantaient. Quand ils eurent fini, le Père le répéta sans manquer à un seul ton, comme s'il se fut longtemps exercé à l'apprendre. L'empereur eu de la peine à le croire, tant il fut surpris. Il donna de grandes louanges à la justesse, à la beauté et à la facilité de la musique d'Europe. Il admira par dessus tout que ce Père eut appris en si peu de temps un air qui lui avait tant coûté à lui et à ses musiciens et que par le secours de quelques caractères, il se le fut rendu si sensible qu'il lui était impossible de l'oublier. Il faut l'avouer, s'écria l'empereur, la musique d'Europe est incomparable. » Extraordinaire éloge du talent de ces Pères jésuites, savants et musiciens, qui remplissaient la mission que leur avait confiée le Roi de France en réjouissant l'empereur de Chine.

Dégradation de la situation des missionnaires jésuites

L'atmosphère que découvrit le Père Amiot à la Cour impériale à son arrivée à Pékin le 22 août 1751 n'était plus celle du temps des Matteo Ricci et Teodorico Pedrini. La querelle des rites était passée par là et le christianisme n'était plus en bonne grâce. La querelle des rites opposa les missionnaires jésuites en Chine à l'autorité du Pape, qui leur reprochait de s'adapter aux coutumes et usages locaux et de ne pas rester dans l'orthodoxie romaine. En 1724, l'empereur Yonzhenf, qui a succédé à son Père Kangxi rendit le christianisme illégal et le considéra comme « secte perverse et doctrine sinistre. » En 1746 et 1755 de terribles persécutions furent perpétrées contre les chrétiens. Et en 1773, le Pape Clément XIV ordonna l'interdiction pure et simple de l'ordre religieux des jésuites en Chine. Les derniers jésuites résidant à la Cour du temps du Père Amiot espéraient que leur présence et leur travail pour l'empereur permettraient une réhabilitation de leur religion. Leurs efforts furent vains. Seul le statut de grand homme de science du Père Amiot lui permit d'être l'un des rares missionnaires à pouvoir rester sur place.

La révolution française de 1789 et l'exécution de Louis XVI troubla profondément le Père Amiot lorsque l'information parvint à la Cour impériale. Il semble bien que le Père Amiot mourut le jour même où on l'informa de cette nouvelle : il célébra une messe pour le roi et mourut la nuit suivante, le 8 octobre 1793. Avec lui disparaissait le dernier survivant de la grande épopée de la mission jésuite en Chine. Né à Toulon, le 8 février 1718, Joseph Marie Amiot entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Avignon en 1737. Ordonné prêtre le 21 décembre 1746 à Lyon, il quitta le port de Lorient en Bretagne en 1749 et arriva à Pékin le 22 août 1751. Il y resta 42 ans jusqu'à sa mort. Comme le faisaient les missionnaires français quand ils donnaient concert à la cour de l'empereur, mélangeant musique française et musique chinoise, retrouvons maintenant la musique française de Pedrini avec la sonate V en sol majeur pour flûte et basse continue en 6

courts mouvements, suivi du 1er divertissement chinois de Père Amiot

Je conclurai mon exposé en vous proposant quelques unes des réflexions que je me suis faites en étudiant l'arrivée de la musique française à la Cour des empereurs de Chine au XVIIIe siècle, qui est en même temps la formidable histoire du rayonnement intellectuel des missionnaires français en Chine.

- Le partage du savoir et de la musique transcende les conflits
- Malgré les différences culturelles, la musique demeure universelle
- Le respect de la culture des autres est gage de Paix et de prospérité.

Claude Charier

Les Musicales du samedi

Maison de Dora Maar à Ménerbes

Samedi 12 mai 2012

Sources de documentation

- Voyages au Siam des Pères jésuites par Guy Tachard, BNF
- Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus, BNF
- Description de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise par le Père Du Halde, BNF
- Les mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685, BNF
- Joseph Amiot, les derniers survivants de la mission française à Pékin (1750-1795) Librairie Picard 1915
- Le mandarin blanc, par Jacques Bardouin, Ed. JC Lattès 1999
- L'institut Ricci
- Les travaux de Jean Christophe Frisch
- Concert baroque à la cité interdite par Téodorico Pédriani, direction Jean Christophe Frisch, CD Audivis/Astrée

Le chœur du Luberon : saison 2012

Chants sacrés de la Renaissance espagnole par le Petit Chœur

Morales, Guerrero, Victoria, Walls

12 mai Robion à l'église 20h30

13 mai Lourmarin au temple 18h

9 juin Saignon à l'église 21h

Louanges par la Chorale d'Apt

Lassus, Bach, Debussy

27 mai Le Roussillon à l'église 21h

3 juin Saint-Saturnin en chapelle du château 18h

1er juillet Le Tholonet Festival des chorales du Pays d'Aix en Provence

La fête en chantant

23 juin Oppède-le-Vieux N-D Dalidon 19h

Les quatre chœurs se retrouvent ensemble pour leur rendez vous annuel de fin d'année

Mozart : Concerts de clôture de l'atelier estival de chant de Ménerbes

Don Giovanni (extraits : solistes et orchestre)

Requiem (orchestre et chœur)

9 août Ménerbes à l'église 21h

10 août Le Thor à l'église 21h

Chants religieux et profanes par les chorales d'Oppède et de La Tour d'Aigues

Byrd, Mozart, Riphagen

29 septembre Goult à l'église 18h

30 septembre La Tour d'Aigues à l'église 18h